

la *noche triste* et craignait un pareil désastre; il dut donc se résigner à détruire pendant le jour des hommes et des maisons et regagner la nuit son quartier général pour laisser reposer ses troupes en sûreté.

De nouveaux auxiliaires, hier encore des ennemis, vinrent se ranger sous son drapeau. La noblesse d'Ixtapalapan, de Mexicaltzinco, Colhuacan, Huitzilopôchco, Mizquic et Cuitlahuac, influencée par les Chalqueños, la crainte des Espagnols et l'espoir du pillage, se joignit à Cortez, lui donna des troupes et trois mille canots pour opérer de concert avec les brigantins. Des vivres furent également apportés en quantité dans le camp espagnol par ces renforts; comme on était alors dans la saison des pluies, les auxiliaires construisirent des baraques pour les compagnons de Cortez et deux mille Indiens se mirent à leur service personnel.

Chaque jour le général donnait un nouvel assaut, espérant qu'à la vue de tant de sang répandu journellement et tant de maisons incendiées, les Mexicains finiraient par se rendre; mais il se trompait, tous étaient déterminés à mourir jusqu'au dernier; Mexico ne devait être pris que lorsque la ville n'offrirait plus qu'un immense charnier, un monceau de cadavres pourrissant sur des ruines fumantes. Il divisa ses brigantins et ses canots en deux flottilles, ayant l'ordre de tuer tout ce qui s'approcherait et de brûler tout ce que l'on pourrait atteindre. Sandoval et Alvarado agissaient de même. Cortez avec quatre-vingt mille alliés continua son œuvre d'extermination et de destruction; mais cette œuvre marchait lentement, car il était difficile de tuer alors des centaines de milliers d'hommes qui ne voulaient pas se rendre. La peste et la famine vinrent à son secours,

Alvarado, plus heureux que ses collègues, avait pris d'assaut un temple situé sur une petite place de la chaussée de Tlacopan et s'y maintint jusqu'à la fin du siège, malgré les efforts des Mexicains pour l'en déloger. Sachant que la principale force de l'ennemi se trouvait à Tlatelolco où résidaient le roi Quauhtemotzin et une infinité de nobles, il prit ce

quartier comme objectif de ses opérations; mais elles ne servirent qu'à faire tuer beaucoup de monde de part et d'autre. Ce fut dans ces combats quotidiennement recommencés que le fameux Tzilacatzin, guerrier de Tlatelolco, acquit une nouvelle célébrité. A chaque combat, armé seulement d'un bouclier et de trois pierres, il s'approchait des alliés en courant, leur lançait ses trois pierres et se sauvait ensuite. Sa force et son agilité étaient telles que chacune de ses pierres tuait un homme et qu'on ne pouvait jamais l'atteindre. Enorgueilli par quelques succès importants, Alvarado voulut arriver un jour jusque sur la place du Marché; peu s'en fallut que sa témérité ne lui coûtât la vie; il en fut quitte pour une déroute qu'il essuya aux abords d'un fossé qu'il avait négligé de combler comme le lui avait ordonné Cortez. Quatre Espagnols furent faits prisonniers dans cette affaire et sacrifiés immédiatement sur le parvis supérieur du grand temple de Tlatelolco à la vue des alliés.

Parmi les nouveaux auxiliaires arrivés à la dernière heure, il y en eut une bonne partie qui voulut profiter des malheurs de la ville pour piller les maisons, sans attendre la fin du siège. Afin d'exécuter leur projet avec plus de sûreté, ils envoyèrent une ambassade secrète à Quauhtemotzin protester de leur fidélité, se plaindre de ce que les Espagnols les forçaient à prendre les armes contre leur souverain légitime, et se mettre finalement à la disposition du roi pour massacrer les Espagnols à l'entrée de la ville. Quauhtemotzin, satisfait de cette prétendue défection, leur fit assigner des postes. Les auxiliaires s'y rendirent bien armés; puis, levant tout à coup le masque, ils commencèrent à piller les maisons et à tuer ceux qui leur résistaient. Les Mexicains, avertis de cette trahison, se ruèrent sur les coupables avec une telle furie qu'il ne s'en échappa presque pas; ceux qui ne perdirent pas la vie les armes à la main furent immédiatement sacrifiés dans les temples; très peu d'entre eux parvinrent à se sauver.

Vingt jours venaient ainsi de s'écouler en combats journa-

liers, accompagnés des incidents que je viens de raconter. Les Espagnols fatigués, ne voyant le terme de ce siège que dans un temps encore éloigné, conjuraient leur général d'essayer un grand coup pour en finir plus vite; tous demandèrent à être conduits au centre de Tlatelolco où les Mexicains avaient établis la masse principale de leurs troupes qu'ils éparpillaient ensuite selon les besoins de la lutte. Cortez, n'ignorant pas le danger d'une pareille témérité, voulut dissuader ses compagnons; mais le mécontentement était universel; officiers et soldats avaient foi dans le succès; ils entraînèrent malgré lui leur commandant qui prit à contre-cœur la résolution de livrer un assaut général.

Le jour désigné pour l'exécution de cette entreprise prématurée, Cortez donna l'ordre à Sandoval de réunir ses troupes à celles d'Alvarado et de feindre un mouvement de retraite dont il dicta lui-même toutes les dispositions. Le général, suivi de vingt-cinq cavaliers, de toute l'infanterie qui lui restait et de cent mille auxiliaires, ayant à droite et à gauche de son armée ses brigantins et trois mille canots, entra sans opposition dans la ville. Il divisa aussitôt ses troupes en trois colonnes et leur ordonna d'arriver en même temps sur la place du marché, en prenant chacune une de ces grandes rues.

Les Mexicains se battaient mollement pour engager les alliés à s'avancer sans se donner la peine de retarder leur marche en comblant les fossés qu'ils devaient franchir. Arrivés près de la place, ils entendirent tout à coup les sons bruyants de la trompette du dieu Painalton que les prêtres sonnaient seulement dans les cas de grande nécessité pour faire prendre les armes à tout le peuple. Aussitôt les assiégeants sont assaillis avec une telle impétuosité et par une telle multitude de gens armés que le désordre se met dans leurs rangs; ils rétrogradent précipitamment jusqu'au grand canal, situé dans la ville et non dehors, comme le disent Solis et d'autres historiens qui n'ont jamais mis le pied au Mexique et ont écrit son histoire, en y mettant plus d'erreurs que de

vérités. Ce canal avait été recouvert de branches d'arbres et de broussailles, les alliés effondrèrent sous leur poids cette sorte de plancher factice et tombèrent dans l'eau; ne pouvant à la fois se défendre et nager, ils furent massacrés en masse. Cortez accourut pour retenir ses troupes sur le bord du canal et leur faire faire volte-face, mais il ne put y réussir. Pénétré de douleur à la vue de ce carnage, oubliant sa propre sécurité, il se mit en devoir de sauver ceux qui se noyaient ou pouvaient fuir; poussant ensuite les fuyards devant lui, il les dirigea vers le camp, restant à l'arrière-garde avec une douzaine d'hommes pour défendre les débris de son armée.

Ce jour aurait été le dernier de sa vie si les Mexicains, au lieu de le tuer, ne s'étaient pas acharnés à le prendre vivant pour le sacrifier à leurs idoles. Fait prisonnier et déjà emmené vers le temple, il fut délivré par le dévouement de Cristobal Olea, un de ses plus valeureux compagnons, dont Bernal Diaz cite plusieurs exploits merveilleux. Don Carlos Ixtlilxochitl et un célèbre tlaxcaltèque du nom de Temacatzin le sauvèrent également des mains des Mexicains dans cette fatale journée. Alvarado et Sandoval, ayant pris la précaution de faire combler les canaux, n'éprouvèrent aucun échec; ils étaient même arrivés très près du marché de Tlatelolco; mais apprenant que Cortez et ses compagnons avaient été tués, ils battirent en retraite. Du haut du grand temple de Tlatelolco les Mexicains firent brûler des parfums en signe de leur victoire et lancèrent sur les fuyards les têtes des Espagnols prisonniers qu'ils venaient de sacrifier.

La perte subie par les Espagnols ce jour-là se monta à soixante fantassins, sept chevaux, beaucoup d'armes et de canots, une pièce d'artillerie, plus de mille auxiliaires et presque tous les hommes, y compris Cortez, furent blessés plus ou moins grièvement. Les Mexicains célébrèrent leur triomphe pendant huit jours; ils réparèrent leurs retranchements, creusèrent de nouveaux fossés et remirent la ville dans le même état de défense qu'elle avait avant le commen-

gement du siège. Les Espagnols employèrent ce temps à se reposer et panser leurs blessures. Ils regrettaient vivement de n'avoir pas écouté les conseils de leur général qui ne voulait pas donner encore le dernier assaut; aussi, n'osèrent-ils plus dès lors murmurer contre les sages lenteurs avec lesquelles il conduisait ce siège mémorable.

Les Mexicains, espérant remporter une nouvelle victoire sur l'eau comme ils venaient de la remporter sur terre, construisirent à la hâte trente énormes pirogues, solidement charpentées avec de grosses poutres, et les cachèrent dans un endroit rempli de roseaux. Une fois cette embuscade ainsi disposée, ils envoyèrent quelques canots à l'aventure pour attirer les brigantins dans l'embuscade. Ce stratagème leur réussit à merveille et peu s'en fallut que les Espagnols, montés sur leurs brigantins, ne fussent tous tués et leurs navires pris par les hommes armés qui se trouvaient dans les pirogues; ils se sauvèrent néanmoins, mais très maltraités. Les vainqueurs, fiers de leur succès, voulurent recommencer; mais cette fois ce furent eux qui tombèrent dans un guet-apens préparé par Cortez; leurs canots et leurs pirogues furent en partie détruits ou coulés par l'artillerie d'un brigantin et presque tous les hommes qui les montaient furent tués, noyés ou faits prisonniers.

Parmi ces derniers il se trouvait plusieurs personnages de haute noblesse dont le général désirait se servir pour négocier un compromis avec Quauhtemotzin. Il leur rendit la liberté et les chargea de supplier leur roi de considérer que les défenseurs de Mexico diminuaient de jour en jour; que lors même que les Espagnols n'entreraient pas dans la capitale, il leur suffisait d'empêcher l'entrée des vivres pour faire mourir de faim tous les assiégés; que s'il voulait accepter la paix, il ferait cesser les hostilités, lui laissant à lui la libre possession de la couronne et de ses droits de souverain, et à ses sujets la jouissance complète de leurs propriétés et de leur liberté; qu'il ne demandait qu'un tribut payable annuellement au roi d'Espagne, comme seigneur suprême de tout

l'empire et reconnu déjà comme tel par les Mexicains. Enfin, en cas de refus, il lui faisait dire qu'il serait mis à mort ainsi que la plupart de ses sujets et que la ville serait complètement détruite.

Quauhtemotzin consulta ses conseillers, ses généraux et les grands-prêtres sur le message de Cortez; il leur exposa la triste situation de la capitale, la révolte de tous les vaisseaux qui venaient prêter le concours de leurs armes aux Espagnols et les engagea à donner franchement leur avis. Quelques-uns, ne doutant pas de l'issue du siège, opinèrent pour la paix, mais la majorité demanda la continuation de la guerre. Cette décision prévalut, les grands-prêtres ayant déclaré que les dieux ne voulaient pas que l'on acceptât les propositions des Espagnols.

Entre la déroute de l'armée alliée et la décision du conseil de Quauhtemotzin, Cortez se vit obligé d'envoyer, à la prière des habitants de Cuernavaca et des Otomites de la vallée de Toluca, deux petites expéditions contre les Malinalqueños et les Matlatzincas, sous le commandement d'André de Tapia, pour châtier ces deux tribus de leur hostilité contre les confédérés. Ce capitaine avait l'ordre de ne rester que dix jours absent. Les suites de cette petite campagne furent très heureuses, car les derniers ennemis que les Espagnols avaient dans ces contrées devinrent bientôt des auxiliaires.

Tandis que se passait ceci, Chichimecatl, ennuyé de voir ses alliés se reposer aussi longtemps depuis l'insuccès de l'assaut général, résolut de montrer ce qu'il valait avec ses Tlaxcalteques. Il sortit un jour du camp d'Alvarado, en compagnie duquel il combattait toujours et donnait fréquemment des preuves de sa bravoure, il traversa tous les canaux de la chaussée de Tlacopan, et, laissant au plus dangereux passage une garde de quatre cents archers pour assurer sa retraite, il entra avec le gros de ses troupes dans la ville où il livra une bataille qui fut des plus sanglantes; puis, il revint tranquillement au camp. Les Mexicains, furieux de cette au-

dace, déterminèrent, pour se venger, d'attaquer pendant la nuit le camp d'Alvarado. Les Espagnols, avertis par les sentinelles de l'approche de l'ennemi, sautèrent sur leurs armes et se battirent pendant trois heures. Cortez, entendant le canon gronder dans la direction de Tlacopan, se douta de ce qui s'y passait, et profita de cette circonstance pour entrer dans la ville; la mêlée ne tarda pas à devenir générale, mais ce ne fut qu'une nouvelle effusion de sang.

Sur ces entrefaites, Don Carlos Ixtlilxochitl donna le conseil à Cortez de cesser ces attaques qui n'aboutissaient à rien qu'à perdre des hommes et détruire de beaux monuments, et d'empêcher uniquement l'entrée des vivres dans la capitale pour obliger les Mexicains à se rendre par la famine. Cortez embrassa le jeune prince pour le remercier de son conseil qu'il exécuta sur le champ; néanmoins, fatigué d'attendre la reddition de Mexico, il recommença l'attaque au bout de quelques jours, après avoir de nouveau offert la paix aux assiégés qui la refusèrent. Seulement, pour accélérer la fin du siège, il dut se déterminer à détruire la ville au moyen de plusieurs milliers d'ouvriers qui le suivaient et démolissaient ou brûlaient les édifices et les maisons.

Le 24 juillet, les Espagnols s'emparèrent de la grande chaussée qui reliait celle d'Ixtapalapan à celle de Tlacopan et rendait libres les communications entre le camp de Cortez et celui d'Alvarado; par ce succès ils devenaient maîtres de trois quartiers de la ville; il ne restait plus aux Mexicains que celui de Tlatelolco, le plus fort et le mieux défendu de tous. Parmi les édifices incendiés ou détruits durant cette journée, il y eut un magnifique palais de Quauhtemotzin, un des plus beaux et des mieux fortifiés de la ville. Les Espagnols qui avaient accompagné leurs maris dans le camp, encouragées par les exemples qu'elles avaient sans cesse sous les yeux, se firent soldats à leur tour et se distinguèrent particulièrement dans tous ces combats. Un navire chargé d'Espagnols, d'armes et de munitions, arrivé récemment à Vera-Cruz, amena des renforts à Cortez. Une noble

dame, faite prisonnière pendant la journée du 24 juillet, révéla aux Espagnols l'état pitoyable dans lequel se trouvaient les Mexicains par suite de la famine et de la discorde entre le peuple, qui désirait se rendre, et la noblesse, qui voulait ainsi que le roi se battre jusqu'à la dernière extrémité. Dès ce jour les assiégés désertèrent en masse; la faim les poussait au camp des Espagnols et diminuait d'heure en heure le nombre des défenseurs de Mexico.

Cette situation décida Cortez à ne plus laisser passer un seul jour sans entrer dans Mexico avec toutes ses troupes, pour continuer son œuvre de destruction; toutefois, il donna l'ordre de laisser tranquille le peuple désarmé qui demandait la mort à grands cris pour faire cesser ses souffrances. Le 25 et le 26, de nouveaux avantages furent remportés; Alvarado, de son côté, gagnait tellement de terrain que le 27 il occupa deux tours immédiates au palais habité par Quauhtemotzin. Cortez poussa en avant, ce jour-là, jusqu'à la place du marché et rencontra son lieutenant; c'était la première fois depuis le commencement du siège qu'ils avaient pu opérer leur jonction, presque au centre de la défense. Il vit sous les portiques une multitude de peuple affamée qui n'avait pu trouver asile dans les maisons voisines. Étant monté sur le parvis du grand temple de Tlatelolco, il examina la petite partie de la ville qui lui restait à prendre et les fortifications qui la défendaient, puis il fit mettre le feu aux deux tours qui renfermaient, comme à Mexico, les idoles du dieu de la guerre.

Quatre jours après, le général revint à la charge dans le quartier qui résistait encore; il rencontra plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui mouraient de faim et ne se nourrissaient plus qu'avec des herbes aquatiques, des insectes et même des écorces d'arbres. Mu de compassion, en présence d'une pareille misère, il défendit à ses soldats de leur faire aucun mal. Sur la place du marché, une autre foule sans armes se plaignait hautement de l'obstination de Quauhtemotzin et de la noblesse. Cortez fit alors de nouvelles tentatives de paix, mais elles furent repous-